

Le ciel de la langue

Richard Millet

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

La langue des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Millet, R. (1994). Le ciel de la langue. *Liberté*, 36(6), 56–60.

RICHARD MILLET

LE CIEL DE LA LANGUE

On n'imagine pas qu'un texte ne soit offert : à l'improbable, au merveilleux lecteur, d'abord, que nous ne connaissons que dans sa dérobade, sa présence lointaine, son beau souci qui est comme le battement d'une aile à notre joue et un calme regard par-dessus notre épaule.

Aux merveilleux nuages, aussi bien.

Oui, une amitié, évidente et secrète, anonyme et heureuse, sans espoir de rétribution. Offrir, écrire, vivre peut-être, ont lien avec la pure perte autant qu'avec l'éternité. Plus qu'une transaction mystérieuse, une générosité, une perpétuelle dédicace. Et plus que le texte évidemment offert (circonstanciel, protocolaire, tombal) me requiert ce qui, de la langue, se donne : vibratoire offrande, musicale et claire.

Se taire, c'est encore dédier.

(Fausse générosité ? Écrivant, je dis, ressasse une séparation. Je souffre d'être né, d'avoir à mourir, à rejoindre mon ombre dans le corps des femmes, et avec elles de me perdre dans ce qui nie jusqu'à mon ombre.)

Écrire pour moi ? L'œuvre est-elle un interminable entretien avec soi-même, colloque d'oiseaux, furtif miroir où saisir des grimaces que nous voudrions exemplaires ? Je n'ai pas d'importance. J'aime le granit et le sable, les

tournures anciennes, le rire des jeunes filles. Je voudrais cesser de choir dans le temps.

Je ne me soucie que de vous, lecteur, et ne vous connaîtrai jamais. Le texte est mon tombeau dans une bouche inconnue.

J'ai foi en ma langue, en son histoire, en sa rectitude, et point d'autre morale que celle de son usage et de mes paradoxes. Ce qui, de moi, s'offre dans ce que j'écris, c'est cela même qui m'échappe : la figure si singulière que me donne la langue : impalpable, immarcescible, l'au-delà tous les masques.

Écrire suppose une manière d'impersonnalité (fût-ce dans la confession la plus sévère) ; mon consentement à la perte, à l'inexemplaire, est à proportion de ce que je puis espérer : que je ne sois plus seul à gémir, que je ne sois pas encore une ombre, puisque vous êtes là et que je me donne à vous.

Et cette espérance est nocturne.

Femme qui ne m'aimerez jamais pour ce que j'écris, mais qui ne m'aimeriez pas si je ne l'avais écrit...

Quelques livres de chair, d'humeurs et d'os ; et l'on voudrait que la langue gardât mémoire de cela, qu'elle l'offrît à qui saura nous lire ! L'éternité ? Le temps, trop bref, où ma langue devient muette dans votre bouche.

Nous remâchons silencieusement nos mots, avec de la salive et un peu d'air : c'est encore trop de bruit ! Peut-être ne pouvons-nous rien donner, mais bien restituer, rendre à la langue ; ainsi ce peu de souffle aux très grands vents.

Oblation de l'écrivain. On vient au monde dans une langue. Ce sont des draps que ces mots qui bruissent, nous hèlent, nous baignent, plus doux que les cuisses

des mères, plus purs que leurs souffles, plus légers que leurs rires. Peut-être écrit-on pour retrouver la fraîcheur de ces draps sur notre peau.

Le style, c'est la manière propre de plier et déplier ces draps.

J'aurais voulu dire, comme Anton Bruckner, que j'écris *Ad Majorem Dei Gloriam* ou, comme Olivier Messiaen, pour la célébration des corps glorieux. Je continue de me heurter à ma pauvre énigme, à l'enchantement sévère de l'écriture. Je ne sais pas donner assez. J'attends une douteuse assomption.

Comment me délivrer de mon corps, de mon peu glorieux corps, dans celui de la langue ?

Au moins le doigt maternel écartait-il de mon front les plus bas nuages...

Toute métaphore, toute figure de style est offrande à la langue, trace de perpétuelle adoration, sacrifice.

Ciel : cet espoir que suscite la langue par le sentiment que j'ai de mon insignifiance. Écrire c'est vouloir rendre visible le visage qui jamais ne se tournera vers moi. Et les pages se tournent au rebours des visages.

Ce lent visage incliné semble attendre le texte qui l'émouvra — et toute langue ce texte.

Mon front d'enfant : ma première page blanche où le doigt de la mère inscrit le français en caractères célestes.

Le ciel où l'on rêve, enfant, de voir s'évanouir la procession, le soir, à l'horizon, et d'où se penchent, disait-on, les jeunes mortes : on voudrait que la langue ait cette couleur heureuse.

Je m'offre. Je ne suis rien. Mon histoire n'a pas de prix. J'ai pitié de moi — et horreur de moi, parce que j'ai à mourir. Ma jubilation (à croire par exemple que je puisse maîtriser la langue) n'est qu'imploration déguisée ; manière de vouloir faire passer la supplique pour simple offrande.

Grand corps glorieux de la langue. Nous désirons fermement cette chair, voulons nous donner à elle et que soit retrouvé dans le texte tout le mystère d'une incarnation.

Offert, le texte reste un mystère majeur : langue en attente de sa transfiguration grâce à sa tension heureuse.

Je songe à l'introït du 15^e dimanche après la Pentecôte : « *Illumine, Domine, oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* ». Je vais, les yeux ouverts, dans la nuit claire de la langue. Je ne veux plus vous voir vous détourner de moi, vous qui attendez d'être émus dans ce peu de paroles plus légères que ces linges rêches qui sentent l'armoire profonde.

Entendez-vous, entendez-vous que je vous nomme encore, que vous transparaissez à nouveau dans cette clarté printanière, que vous n'êtes plus seules, Louise, Marie, Jeanne, Noémi, et vous autres qui n'allez plus au bois, aux fontaines, aux champs ? Que le songe des lecteurs vous soit un plus léger séjour.

Ce qui nous dépasse, et nous dépasse d'autant mieux que nous voulons nous en rendre maîtres : le désir, le visage, le temps, la langue... Je veux être un homme, je veux consentir à mourir. Écrire, c'est renverser la tête vers le ciel, et attendre le jour alors qu'on est déjà dans l'épouvante.

Nous écrivons pour appeler un corps mortel entre les mains de notre mère. Nous désirons sourdement ces

bras où gésir, et que celle qui nous a donné le jour continue de nous porter. Seule la mère sait qu'écrire c'est rendre à la langue le corps de l'écrivain.

Fils d'une langue, à elle dédiés, morts en elle, pour elle.

Qu'est-ce que ton rire dans l'air tremblant de ce printemps ? Cela qui brille à l'aplomb de tout texte, et nous renvoie à l'innocence des mots, à leur inanité, à tous les ruisseaux. Ton rire bientôt dans mes seuls textes, comme si le monde avait été rêvé autour de lui, comme si tu avais ri pour que je te fasse encore et toujours entendre ton rire, pour que je ne cesse de t'inventer, de te connaître, de t'empêcher de mourir. Et je songe que le premier texte imaginaire fut écrit à Sumer, il y a 5000 ans ; c'était une lettre — adressée à personne.

Le ciel de la langue : pure joie de ne s'adresser à personne et d'attendre, de croire qu'on vous répond.

Parfois, des moments de grande paix. Je suis assis sur une terrasse, en Corrèze ; le givre garde les cris à ras de terre. Je regarde, tout près, une vieille dame regarder ses années profondes ; plus bas, le lac immobile entre les sapins profonds. Un épervier tourne dans le ciel d'un bleu cru. Je suis seul. Les mots me viennent peu à peu, comme les petits ruisseaux qui dégèlent, avec de petits bruits. Je ne parlerai pas ; je garderai en moi les mots, loin de toute blancheur, disséminés dans une polysémie heureuse, car indécise, errante, quasi insignifiante. En moi, toute la langue, soudain, pour susciter ce texte muet, improbable, que je n'ai pas à dédier : il se dédie en moi, n'existe qu'en tant qu'offrande intime et anonyme à la clarté, à l'instant, aux figures invisibles qui bruissent de leur silence, à la lumière de l'origine.